

La Ferme de Villars — Noyant d'Allier

18 juillet 1944 — Quand Villars brûle

* * *

Scène 1 — La ferme familiale à Theneuille, automne 1943

Jean Villatte, vingt ans, reçoit une convocation pour les Chantiers de Jeunesse. Il en parle à ses parents.

Le père (*lisant la convocation, le front soucieux*) — C'est officiel. Ils te convoquent aux Chantiers de Jeunesse.

Jean (*les bras croisés, debout près de la fenêtre*) — Je n'irai pas.

La mère (*relevant la tête brusquement*) — Jean...

Jean — Ces rassemblements, c'est des pièges. Ils repèrent les jeunes, et hop — STO. Direction l'Allemagne pour travailler dans leurs usines. Je ne ferai pas ça.

Le père (*posant la convocation*) — Et si tu ne réponds pas, ils viennent te chercher ici.

Jean — Alors je ne serai plus ici. Je me cache.

La mère — Te cacher ? Mais où ? Comment ?

Jean — J'ai une piste. Une ferme, pas trop loin. Le chef de famille est prisonnier en Allemagne. La femme a besoin d'aide. Je travaillerai. Je serai utile. Et je serai à l'abri.

Le père (*après un long silence*) — C'est dangereux.

Jean — Moins que d'aller en Allemagne.

La mère (*la voix basse*) — Tu n'auras plus de carte de ravitaillement. Tu vivras comme un fantôme.

Jean (*la regardant, la voix ferme mais douce*) — J'ai vingt ans, Maman. Et je n'ai qu'une idée en tête : chasser les Allemands de France. Pas les aider à gagner.

Un long silence dans la cuisine. Le père regarde le feu. La mère regarde son fils.

Le père (*à voix basse*) — Sois prudent.

* * *

Scène 2 — La ferme de Villars, début juillet 1944

Jean Villatte arrive à la ferme de Villars, sur la commune de Noyant. Il est accueilli par un camarade résistant déjà en place.

Le camarade (*lui serrant la main*) — Bienvenue à Villars. Tu es le soixantième environ.

Jean (*regardant autour de lui, la grange, les écuries, les hommes qui s'affairent*) — Soixante... je ne m'attendais pas à autant.

Le camarade — On est des FFI. Groupe Villechenon. On couche dans la grange et les écuries. Le grenier, c'est pour les prisonniers.

Jean (*surpris*) — Des prisonniers ?

Le camarade — Des collaborateurs. Arrêtés pour avoir travaillé avec les Allemands. On les garde nuit et jour. Tu feras ta part de garde.

Jean — Et les armes ?

Le camarade (*souriant*) — Elles arrivent d'Angleterre. Par parachutage. La nuit, on va les récupérer au nord, dans des endroits secrets. Des containers bourrés de carabines automatiques, de mitraillettes, de munitions. T'inquiète pas — tu vas vite apprendre à t'en servir.

Jean (*regardant les autres résistants, des jeunes comme lui pour la plupart*) — Et on attend quoi, exactement ?

Le camarade (*baissant la voix*) — On attend que ça soit le moment. La Normandie, t'as entendu ? Les Alliés avancent. Ça ne devrait plus tarder.

Jean — Alors on se tient prêts.

Le camarade — On se tient prêts. Et on guette.

* * *

Scène 3 — La ferme de Villars, quelques jours plus tard — En journée

Une pause entre deux exercices. Jean et un camarade écoutent la radio dans un coin de la grange.

La radio (*grésillant*) — ...les forces alliées progressent en direction de Saint-Lô... la résistance allemande s'intensifie mais...

Camarade (*éteignant le son, à voix basse*) — Ça avance. Lentement, mais ça avance.

Jean — Tu crois que c'est pour bientôt ?

Camarade — La Libération ? Quelques semaines. Peut-être moins. (Il se tait un instant.) Tu as prévenu ta famille, que t'étais là ?

Jean (*secouant la tête*) — Non. Je n'ai rien dit à mes parents.

Camarade — Pourquoi ?

Jean — Pour les protéger. Ce qu'ils ne savent pas... la milice ne peut pas le leur arracher.

Un silence. Au dehors, des hommes s'entraînent au maniement des armes.

Camarade — T'as vu la Lieutenant Andrée ?

Jean (*avec un sourire*) — La Grosse ? Oui. Sacrée bonne femme. On ne croirait pas qu'elle est australienne.

Camarade — Agent du SOE, parachutée dans l'Allier début 44. Les Allemands la cherchent partout depuis des mois. Ils l'appellent « La souris blanche » parce qu'elle leur échappe toujours.

Jean (*admiratif*) — Et elle est là, avec nous, dans cette grange.

Camarade (*philosophe*) — C'est ça, la Résistance. On est de partout et de nulle part. On existe sans exister.

* * *

Scène 4 — La ferme de Villars, quelques jours avant le 18 juillet

Les chefs rassemblent les hommes dans la cour de la ferme.

Le chef (*à voix basse, s'adressant au groupe*) — Écoutez-moi. Une grande partie du groupe lève le camp cette nuit. Nouveau cantonnement. Tenu secret. On emmène les prisonniers, les véhicules et le matériel.

Jean (*à son voisin*) — On part tous ?

Le chef (*ayant entendu*) — Non. Sept hommes restent à Villars pour assurer la transition. Villatte, tu es de ceux-là.

Jean — Compris.

Un autre résistant (*à Jean, à voix basse*) — Sept... ça fait peu pour tenir la ferme.

Jean (*haussant les épaules, plus serein qu'il ne le ressent*) — On a tenu à soixante. On tiendra à sept.

La nuit tombe. Les hommes, les camions, les prisonniers s'ébranlent silencieusement. La ferme se vide. Jean et ses six camarades regardent partir la colonne.

Jean (*à mi-voix, pour lui-même*) — Sept.

* * *

Scène 5 — La ferme de Villars, nuit du 17 au 18 juillet 1944

Un beau clair de lune. Jean est de garde sur le palier de l'escalier du grenier. Il est relevé par un camarade.

Le camarade de relève (*à voix basse, montant l'escalier*) — Villatte. Je prends la garde. Va dormir.

Jean (*s'étirant, regardant une dernière fois la nuit silencieuse*) — Calme plat. Pas un bruit.

Le camarade — C'est bon signe.

Jean (*descendant, bâillant*) — Réveille-moi si quelque chose bouge.

Le camarade — Dors. Tu l'as mérité.

Jean s'allonge dans le foin. Le silence de la nuit est profond. Il s'endort presque aussitôt.

Puis, brusquement :

Une voix (*hurlant dans le noir*) — Aux armes ! Aux armes !

Jean se redresse d'un bond, le coeur battant à tout rompre. Autour de lui, ses camarades bondissent.

Jean (*attrapant son arme, regardant ses mains trembler*) — Merde. Merde, merde, merde.

Un camarade (*courant vers la porte*) — Dehors ! Vite !

* * *

Scène 6 — La cour de la ferme de Villars, 18 juillet 1944, à l'aube

Il fait encore nuit. À peine quelques lueurs à l'horizon. Jean et ses camarades surgissent dans la cour, armes en main.

Jean (*scrutant l'obscurité, les yeux écarquillés*) — Je ne vois rien... des ombres... là-haut, vers l'entrée du champ.

Gomez (*du haut de l'escalier du grenier, ajustant son arme*) — J'en ai un dans ma ligne de mire.

Un coup de feu. Une ombre s'effondre.

Gomez — Touché. Un milicien.

Puis le silence d'une seconde. Une seule. Et tout explose.

Jean (*tirant, rechargeant, tirant encore*) — Ils sont partout ! Ils surgissent de partout !

Un camarade (*criant par-dessus les détonations*) — On est sept ! Sept contre combien ?

Jean — Je ne sais pas ! Continue de tirer !

Les coups de feu claquent de toutes parts. Jean vide ses chargeurs l'un après l'autre, les mains brûlantes, les oreilles sifflantes.

Un camarade (*la voix blanche*) — Je n'ai plus de munitions !

Jean (*cherchant dans sa cartouchière*) — Moi non plus. Je suis à sec.

Un autre — La retraite ! Il faut décrocher !

Jean (*regardant une dernière fois les assaillants qui se multiplient*) — On y va. Ensemble. Maintenant !

* * *

Scène 7 — La fuite à travers champs, aube du 18 juillet

Les sept résistants dévalent entre la maison et le hangar, traversent le chemin à découvert sous un rideau de balles.

Jean (*courant, courbé, haletant*) — Ne vous arrêtez pas ! La haie ! Visez la haie !

Des balles sifflent. Un camarade trébuche.

Jean (*se retournant*) — Ça va ?

Le camarade (*se relevant*) — Oui. Continuez !

Ils plongent derrière la haie du pré. Souffles coupés. Coeurs battant la chamade. Derrière eux, la fusillade continue. Puis les grenades. Puis, progressivement, un autre son — le craquement du feu.

Un camarade (*regardant en arrière, livide*) — Ils brûlent la ferme.

Jean se retourne. Des flammes et de la fumée s'élèvent au-dessus de Villars dans le ciel qui commence à pâlir.

Jean (*à voix basse, regardant les flammes*) — La ferme des Lafay...

Un camarade — On ne pouvait rien faire. On était sept.

Jean (*après un long silence*) — On était sept. Et on est toujours sept. C'est déjà quelque chose.

* * *

Scène 8 — À travers champs, tout le 18 juillet 1944

Les sept hommes marchent depuis l'aube, traversant haies, chemins, bois. La journée entière. La nuit qui suit.

Un camarade (*s'arrêtant, épuisé*) — Je n'en peux plus. Ça fait combien de temps qu'on marche ?

Jean (*regardant le ciel*) — Depuis ce matin. Il doit être... je ne sais pas. Tard.

Un autre — On est où ?

Jean — On se dirige vers l'ouest. Vers Buxières-les-Mines. Encore quelques heures.

Le camarade — Des heures...

Jean (*posant une main sur son épaule*) — On marche. On ne s'arrête pas tant qu'on n'est pas en sécurité.

La nuit tombe. Les hommes marchent dans l'obscurité, silencieux, épuisés, encore sous le choc.

Un camarade (*à voix très basse*) — Tu y penses, toi... au milicien que Gomez a touché ?

Jean — Oui.

Le camarade — C'était un Français.

Jean (*après un moment*) — Je sais. C'est la pire chose dans tout ça. Se battre contre des Français. (Il serre les dents.) Mais ils avaient choisi leur camp. Nous aussi.

* * *

Scène 9 — Une ferme aux environs de Buxières-les-Mines, 19 juillet 1944

Trente-six heures après le début de la fuite, les sept hommes, à bout de forces, osent frapper à la porte d'une ferme inconnue.

Jean (*frappant doucement, à voix basse*) — S'il vous plaît... ouvrez. On ne vous veut pas de mal. On est des résistants FFI.

Un long silence. Puis la porte s'entrouvre. Un paysan les regarde, méfiant.

Le paysan — Qu'est-ce que vous voulez ?

Jean — Juste... manger quelque chose. On n'a rien eu depuis hier matin. Et un endroit pour se reposer quelques heures.

Le paysan les regarde l'un après l'autre. Des jeunes. Des visages épuisés, couverts de poussière et de sueur. Des armes.

Le paysan (*ouvrant la porte plus grand, à voix basse*) — Entrez. Vite. Avant que quelqu'un vous voie.

Jean (*avec un soupir de soulagement*) — Merci.

Le paysan (*à sa femme, à l'intérieur*) — Marie... mets de la soupe pour sept. Des résistants.

La femme (*sans hésiter un instant*) — J'en ai justement sur le feu.

Les sept hommes s'assoient autour de la table. Jean regarde ses mains. Elles tremblent encore un peu.

Un camarade (*à voix basse, avec un sourire las*) — Trente-six heures. On a tenu trente-six heures.

Jean (*regardant la soupe qu'on pose devant lui, la gorge nouée*) — Et ce soir, à Cressanges et à Besson, les mêmes miliciens qui ont brûlé Villars s'en prennent au maquis Danièle Casanova... La guerre n'est pas finie.

Un camarade — Non. Mais nous, on est vivants.

Jean (*levant les yeux vers ses compagnons, l'un après l'autre*) — On est vivants. Et on repart.

* * *

Quelques jours plus tard, Jean Villatte et ses camarades rejoignaient leurs premiers compagnons.

Pour eux, l'épisode de Villars était terminé.

Ils repartaient continuer la lutte sur d'autres secteurs.

La ferme des Lafay, elle, n'était plus que cendres.

Parmi les compagnons d'armes de Jean Villatte à Villars, le Lieutenant Andrée — qu'il appelait familièrement « La Grosse » — n'était autre que Nancy Wake, australienne, agent du SOE parachutée dans l'Allier début 1944, surnommée « La souris blanche » par les Allemands qui ne parvenaient jamais à la capturer.

N'oublions pas.